

Ouverture

Le premier titre que j'avais envisagé pour cette suite d'hommages à des philosophes français disparus était : « Oraisons funèbres ». C'est un titre qui, à défaut d'être gai, couvre une histoire littéraire fameuse. Mais il est inexact. Car mon sentiment, à chaque fois que je parle de ces amis, de ces ennemis, de ces partenaires pour un jeu compliqué que furent ces philosophes qui ont accompagné ma vie, mes lectures, mes conflits et mes enthousiasmes, ce sentiment n'est pas celui de Bossuet, immense écrivain, mais au service de la Puissance. Je ne peux tenir la direction obligée de la prière, de l'exemple ou même du jugement. Aussi, quand Eric Hazan m'a proposé le titre actuel, je l'ai accepté presque sans réfléchir, surtout parce qu'il me semblait tonique et très éloigné de la mort. Or, je tiens que la mort ne doit pas nous intéresser, ni la dépression. Si la philosophie sert à quelque chose, c'est bien à éloigner de nous le calice des passions tristes, à nous enseigner que la pitié n'est pas un affect loyal, ni la plainte une raison d'avoir raison, ni la victime ce à partir de quoi nous devons penser. D'une part, comme l'établit une fois pour

toutes le geste platonicien, c'est du Vrai, décliné s'il le faut comme Beau ou comme Bien, que s'origine toute passion licite et toute création à visée universelle. D'autre part, l'animal humain, comme le sait Rousseau, est essentiellement bon, et, quand il ne l'est pas, c'est que quelque cause extérieure l'y contraint, cause qui doit être détectée, combattue, et détruite dès que possible, sans la moindre hésitation. Ceux qui prétendent que l'animal humain est malfaisant ne veulent que le domestiquer pour en faire, au service de la circulation des capitaux, un salarié morose et un consommateur déprimé. Capable qu'il est de créer dans divers mondes des vérités éternelles, l'homme détient en lui-même l'ange dont les religions voulaient le doubler. C'est ce qu'enseigne, depuis toujours, la philosophie proprement dite. Pour que cet ange intérieur se déclare, il importe de tenir un principe, une maxime, finalement toujours la même, sous une grande variété de formes. Choisissons celle de Mao : « Rejetez vos illusions, et préparez-vous à la lutte. » Tenir le vrai contre l'illusoire et, quelles que soient les circonstances, combattre plutôt que se rendre, je ne vois pas qu'une philosophie véritable, comme sont celles des quatorze dont mon petit panthéon abrite les noms propres, puisse désirer autre chose.

Le point est qu'aujourd'hui, sous le nom de « philosophie », on tente de nous imposer une maxime à vrai dire opposée, qui se dirait : « Cultivez vos

illusions, et préparez-vous à capituler. » On a vu apparaître des magazines dans lesquels la « philosophie » ressemble à la médecine douce par les plantes ou à l'euthanasie des enthousiastes. Philosopher serait une petite partie d'un vaste programme : rester en forme, performant mais cool. On a vu des « philosophes » déclarer que, le Bien étant inaccessible, voire criminel, il fallait se contenter de lutter pied à pied – et surtout au coude à coude avec nos amis yankees – contre diverses formes du Mal, dont à y regarder de près le nom commun, s'il n'est pas « arabe », ou « Islam », est « communisme ». On a vu ressusciter les « valeurs », dont la philosophie aidait depuis toujours à nous débarrasser, comme l'obéissance (aux contrats commerciaux), la modestie (devant l'arrogance des histrions de la télé), le réalisme (il faut des profits et des inégalités), l'égoïsme complet (baptisé « individualisme moderne »), la supériorité coloniale (les bons démocrates de l'Occident contre les méchants despotes du Sud), l'hostilité à la pensée vive (toutes les opinions doivent être prises en compte), le culte du nombre (la majorité est toujours légitime), le millénarisme stupide (déjà sous mes pieds la planète se réchauffe), la religion vide (il doit bien exister Quelque Chose...), et j'en passe, que nombre de « philosophes » et de « philosophies » ne passent pas, s'escrimant au contraire à nous en infecter, par articulets, débats, premières pages flambantes (« L'éthique des stock-options : les phi-

losophes prennent enfin la parole») et tables rondes endiablées (« Les philosophes entre le string et le voile»). Cette prostitution permanente des mots « philosophe » et « philosophie », dont il faut rappeler que l'origine, aussitôt stigmatisée par Deleuze, fut, à partir de 1976, la production purement médiatique du syntagme « nouveaux philosophes », finit tout de même par accabler. Du train où vont les choses, ce ne seront plus seulement les cafés qu'on déclarera « philosophiques » (une bien triste invention, que les « cafés-philo » soient les successeurs des « cafés du commerce » où l'on situait naguère les bavardages stéréotypés). On finira par pénétrer en grande pompe dans de philosophiques commodités.

Alors, oui, il convient de rappeler ce que c'est qu'un philosophe. De le rappeler par l'exemple de ceux, plus nombreux qu'ailleurs, qui, en France, assumèrent la portée de ce vocable dans les dernières décennies. Il faut les appeler à la rescousse pour nettoyer et faire à nouveau briller les mots au nom desquels ils ont difficilement, et dans une grande tension de la pensée, proposé d'accepter inconditionnellement qu'il faille trouver au moins une Idée vraie et ne jamais céder sur ses conséquences, même si, comme le dit Mallarmé à propos d'Igitur, cet acte que nul ne réclame « est parfaitement absurde, [sauf que] l'Infini est enfin *fixé* ».

Je convoque en somme mes amis les philosophes disparus comme témoins à charge du procès

intenté par l'Infini aux falsificateurs. Ils viennent dire, par le truchement de la voix qui prononce leur éloge, que l'impératif du matérialisme démocratique contemporain, « Vis sans Idée », est à la fois vil et inconsistant.

Ces textes sont de forme et de destination très différentes. Il s'agit dans tous les cas d'hommages rendus à de grands esprits, souvent à l'occasion de leur disparition, ou d'un anniversaire de cette disparition, ou d'un colloque qui leur était consacré. Mais ces hommages vont du bref article à la longue méditation, sans que ces différences aient ici quelque sens hiérarchique que ce soit. Les dernières pages, « Origine des textes », indiquent, du reste, non seulement la date et la provenance de ces petits écrits, mais aussi quelques compléments concernant mon rapport intellectuel aux philosophes dont je parle.

Si quelques-uns furent des maîtres de ma jeunesse, d'aucun d'entre eux je ne dirai que, aujourd'hui, je le suis sans réserves dans sa construction. Je fus lié à certains par l'amitié, j'eus avec d'autres quelques querelles. Mais je suis heureux de dire ici que, face aux potions qu'on veut nous faire avaler aujourd'hui, ces quatorze philosophes morts, eh bien, je les aime tous. Oui, je les aime.

Jacques Lacan (1901-1981)

Celui qui vient de mourir était d'autant plus grand que la grandeur se fait rare, très rare, dans nos contrées incertaines. Les médias le lui ont bien fait voir, dont l'objectif est universellement d'aligner ce qui existe sur la prose fugace et restreinte du journalisme. On a partout donné la parole aux adversaires déclarés ou aux fouilleurs de poubelles.

C'est tout de même un signe de la barbarie de nos sociétés, que la mort même n'a fait pas taire l'envie. Que de nains psychanalystes, que d'échotiers, pour faire entendre le cri mesquin : « Il est enfin mort, celui qui m'encomrait ! Faites un peu attention à MOI ! »

De fait, Lacan était dès le départ parti en guerre contre la consistance illusoire du « Moi ». Contre la psychanalyse américaine des années 1950, qui se proposait de « renforcer le moi » et d'adapter ainsi les gens au consensus social, il posait que le sujet, sous la détermination symbolique du langage, est irréductiblement sujet du désir, comme tel inadaptable à la réalité, si ce n'est dans l'imaginaire.

Lacan établit en effet que la cause du désir est un objet perdu, manquant, et qu'ainsi le désir, arti-

culé sous la loi symbolique, n'a ni substance, ni nature. Il n'a qu'une vérité.

Cette vision particulièrement âpre de la psychanalyse, où ce qui est en jeu n'est pas le bien-être mais la vérité, se monnayait dans la pratique de séances de cure parfois très courtes. Le rôle crucial et nul des psychanalystes est de faire briller, fulgurance subjective, le signifiant d'une coupure, par où transite la vérité du désir, cependant que le psychanalyste doit consentir à n'être plus, à la fin, que le déchet de ce travail.

La pratique des séances courtes a polarisé contre Lacan ce qui était une véritable haine de la vérité. Elle lui a valu d'être littéralement excommunié par l'Internationale des psychanalystes. La nécessité pour lui d'organiser la transmission de sa pensée, et de former des analystes conformes à ce qu'il pensait être l'éthique de sa pratique, l'a conduit à fonder sa propre école. Mais même là, scissions et dissolutions ont témoigné d'une résistance acharnée à tenir jusqu'au bout la position sévère qu'il promouvait.

Il était devenu de bon ton d'affirmer qu'à partir des années 1970, Lacan, âgé, ne transmettait plus rien qui vaille. C'est à notre avis tout le contraire. L'effort ultime de Lacan, après avoir déploré la théorie de l'asservissement du sujet à la règle signifiante, était de pousser au plus loin l'investigation de son rapport au réel. Les règles du signifiant n'y suffisaient pas. Il fallait en quelque

sorte une géométrie de l'inconscient, une nouvelle figuration des trois instances où l'effet-sujet se déploie (Symbolique, Imaginaire, Réel). Le recours de Lacan à la topologie était une exigence interne d'une étape nouvelle de sa pensée, où s'accusait son matérialisme foncier.

Lacan tenait que la politique ne touchait pas au réel. Il disait que «le social est toujours une plaie». Il se trouve cependant que la dialectique du sujet qu'il a proposée est un recours obligatoire, y compris pour le marxisme en crise. Il est clair en effet que le fiasco des partis-États issus de la III^e Internationale ouvre à une interrogation radicale quant à l'essence du sujet politique. Or, ni le sujet conçu comme conscience (thèse de Sartre), ni le sujet conçu comme substance naturelle, ne peuvent convenir. C'est certainement du côté du sujet à la fois divisé et errant, celui dont Lacan, dans son ordre, fait théorie, qu'on peut trouver de quoi surmonter les impasses antérieures. Car c'est d'une rupture qu'un tel sujet procède, et non de l'idée qu'il représente une réalité, fût-ce celle de la classe ouvrière. Pour un marxiste français d'aujourd'hui, Lacan fonctionne comme le faisait Hegel pour un révolutionnaire allemand de 1840.

Dans la situation de platitude et d'abaissement relatif des intellectuels, la mort de Lacan, après celle de Sartre, n'arrange rien. Nous attendions pleinement ce qu'il pouvait encore dire. Outre le contenu de son enseignement, il y avait chez lui

une éthique de la pensée devenue tout à fait inusuelle.

Le Perroquet reviendra sans aucun doute sur la portée à peine mesurable de cette éthique. Il s'agissait d'abord de rendre hommage, sans restriction ni présomption, à celui qui n'est plus.